

N° 54 -- 31 OCTOBRE 1929

CINÉMONDE



MARIE BELL

dans

"La Nuit est à nous"

Production P.-J. de Venloo

Directeurs : GASTON THIERRY & NATH IMBERT

1 FR. 25

CINÉMONDE PARAÎT LE JEUDI



CINÉMONDE ACTUALITÉS

En haut, à gauche : Les films à costumes ont l'air de devenir à la mode. *La Bague impériale*, avec Lil Dagover et Ivan Petrovitch, que l'on a présenté dernièrement, est un excellent spécimen du genre. ● A droite, de haut en bas : Arpète sentimentale, Marthe Mussine échafaude des projets d'escapade car... *Voici Dimanche!* ● Quel charmant Pierrot fait Renée Héribel dans *Les Trois Masques*, le premier grand film français 100 % parlant. ● La dernière traversée de l'Ile-de-France, Paris-New-York, fut bien joyeuse ! Maurice Chevalier a participé au tir au pigeon avec un sérieux bien comique. Le voici, fier de son exploit, emportant sa malheureuse victime... un poulet déjà plumé. A droite, MM. Meguérien, metteur en scène, et Maillard, opérateur, de Keller-Dorian, tournent ce petit film impromptu. ● En bas, à gauche : Gina Manès et Préjean dans une scène sentimentale du film sonore et parlant *Le Requin*, que réalise Henri Chomette.

PHOTOS CINÉMONDE



Vérités bonnes à dire...

LES GOUVERNEMENTS INTELLIGENTS ET LE CINEMA



IL y a des gouvernements intelligents ; le gouvernement allemand en est un.

Bravo ! Cela prouve que l'Europe n'est pas tout entière un panier de crabes. Les dirigeants de Berlin ont parfaitement compris qu'on ne pouvait plus gouverner sans le cinéma.

Lancés dans une bataille à mort — il s'agit d'une bataille politique, bien entendu — à propos du plan Young, ils se sont tout à coup trouvés en face d'un adversaire invincible : l'Ecran.

Attaqués par la droite raciste dont la presse Hugenberg est le pivot, ils ont découvert brusquement la puissance de propagande qu'apportait à leurs adversaires le circuit de salles de la U. F. A., que contrôle le syndicat financier de Hugenberg et consorts.

Or, la U. F. A. était déjà entrée en pourparlers avec l'Emelka, sa rivale, pour l'achat de celle-ci : c'était la marche au trust et à la propagande unilatérale.

Devant cette situation presque désespérée, le gouvernement républicain s'est ressaisi, et, par le truchement d'une banque berlinoise, vient d'acquiescer 61 % des actions de l'Emelka.

La « Oufa » a été prise de vitesse.

Et dès le lendemain, une contre-offensive en faveur du plan Young était menée sur tous les écrans de l'Emelka par la propagande Curtius. Dans de nombreux théâtres de Berlin et dans plusieurs grandes villes de province, comme Dresde et Leipzig, un film républicain était présenté au public où, conformément à l'exacte vérité, le président Hindenburg s'affirmait hostile au référendum réactionnaire contre l'exécution des réparations. Heureux les pays dont les gouvernements ont compris l'importance capitale du cinéma !

Serons-nous donc les seuls à ne voir dans le septième art qu'une distraction charmante et puérile, à l'usage du peuple, pour ses heures de repos ?

L'Amérique lente le trust prodigieux des écrans du monde entier ; quand elle aura réussi cette manœuvre de grande envergure, elle sera la maîtresse des pensées de la terre.

Elle pourra faire approuver sans mal tous ses actes et toutes ses paroles, dominer la politique internationale, même contre la Société des Nations, et provoquer, en faveur de son tourisme, de ses affaires et de ses produits, un tel mouvement d'opinion, que l'or des deux continents s'en ira insensiblement au creuset des Etats-Unis, qui en possèdent déjà plus de la moitié. L'Allemagne et l'Italie résistent, l'Angleterre socialiste s'incline : entre les deux méthodes, balance le cœur de la France.

Certes, elle comprend le rôle à jouer, mais elle hésite par peur du ridicule ou des

conséquences. Voilà qui explique toute la politique française. Depuis dix ans, nos gouvernements n'ont qu'un désir : plaire à tout le monde et même à leurs prédécesseurs ou à leurs successeurs, ce qui est proprement le problème de la quadrature du cercle. Chaque geste provoque des cris : donc, ne bongeons pas. Il faut surtout que les nations étrangères soient satisfaites de nous. Le contribuable français, qui a pris l'habitude de payer les frais de tous ces accords internationaux, aspire à l'heure où nos maîtres ne se préoccupent plus que de nos intérêts, à l'instar des maîtres des destinées de nos voisins.

Or, le Cinéma, c'est toute la Publicité d'une Nation.

A l'intérieur, c'est par l'Ecran qu'elle peut provoquer gaiement ou puissamment, doucement ou dramatiquement, le retour à la norme renversée par la guerre. Cherchez un autre moyen pour le retour à la terre, à la famille, au travail, à l'épargne, à l'amour du clocher, c'est-à-dire aux seules forces humaines de paix, de prospérité et de bonheur possible. Autour de la belle histoire contée par les plus belles images, vous êtes sûr de faire battre les cœurs du père, de la mère et des enfants. Du grand-père à la petite fille, toute la famille sera là, attentive, séduite, insensiblement mais sûrement améliorée. Et puis, pensez à la contre-partie.

MM. les Constructeurs, si vous ne prenez pas la tête du mouvement, les puissances de destruction s'empareront de l'outil merveilleux et délaissé. Et alors attention !

Monsieur le Ministre, je vous sais particulièrement attentif à la Chose Cinématographique, et désireux de lui voir prendre son essor.

Pourquoi n'orienteriez-vous point le gouvernement dans cette voie du salut pour lui, comme pour la France ? On encourage la marine, on encourage l'aviation, on encourage tout ce qui est une propagande de fait pour le pays. Pourquoi n'encouragerait-on pas le Cinéma, roi de toutes les propagandes ?

Pourquoi surtout n'encourageriez-vous pas la production, qui est la branche la plus faible de notre Cinématographie ? Tout le monde veut exploiter des salles, mais personne ne veut plus produire, à cause des risques. Dans cinq ans, si le jeu continue, nous serons, comme sur beaucoup d'autres points, totalement tributaires de l'Etranger. Quelle honte pour un pays qui régentait encore le monde en 1914, avant la Victoire !

Monsieur le Ministre, il faut instituer, à tout prix et au plus tôt, la Commission supérieure du Cinéma, qui nous permettra d'aider congruement les pionniers d'un art qui va nous rendre les plus grands services.

Souvenez-vous de l'exemple allemand.

José GERMAIN.

" CINÉMONDE " EN AMÉRIQUE

Comme nos lecteurs le savent déjà, M. Gaston Thierry, directeur de Cinémonde, s'est embarqué, le 9 octobre dernier, à destination des Etats-Unis. A peine arrivé à New-York, il nous envoie les notes éparpillées de son « journal de bord » en attendant des plus amples impressions du Pays du Cinéma et, surtout, de Hollywood, où M. Thierry se trouve en ce moment.

Jeudi, le 10 octobre. — L'Ile-de-France, c'est un palace flottant, un palace dont on ne sort pas pendant six jours. Cet emprisonnement ne peut sembler pénible, même aux plus passionnés amateurs de la liberté.

Je ne vous renouvellerai pas la description de cet immense navire, avec ses cabines de luxe, ses salles de bains, son gymnase, ses salons, sa salle à manger grandiose et sa merveilleuse machinerie, qui pousse irrésistiblement ses 42.000 tonnes avec une souplesse, un silence dont tous les passagers s'émerveillent. L'Ile-de-France est une incomparable réalisation française dont la Compagnie Transatlantique peut s'enorgueillir. Grâce soient rendues aux hommes qui ont compris qu'un tel bateau n'est pas seulement un idéal moyen de transport, pour relier la jeune Amérique à la vieille Europe, mais encore un instrument de propagande d'une valeur extraordinaire : la clientèle de l'Ile-de-France est de 90 % américaine, et c'est cela qui est magnifique !

Vendredi, le 11. — Notre Maurice Chevalier est visiblement un peu triste de quitter encore la France, mais il est plein de gentillesse pour nous tous, simple et bon garçon comme toujours. Il a triomphé encore à la soirée de gala, donnée au profit des œuvres de la mer et, grâce à lui, grâce à d'autres artistes aussi talentueux que désintéressés, des veuves, des orphelins auront un peu de bien-être.

Le temps étant beau — nous avons une traversée exceptionnelle pour cette époque de l'année — on a « tourné » sur le pont supérieur. Les opérateurs de Paramount et celui de Keller-Dorian, que guide M. Meguérien ont pris plusieurs scènes avec Maurice Chevalier. C'est du charmant cinéma, exécuté de part et d'autre avec bonne humeur, chacun collaborant de son mieux en vue du résultat : celui-ci, certainement, sera satisfaisant.

Les notabilités qui sont à bord fuient nos chevaliers (tiens, c'est un « mot ») de la manivelle. Mme Curie parcourt pendant quelques minutes le pont en jetant des regards éperdus à droite et à gauche, sursautant au moindre bruit qu'elle croit être le déclic d'un objectif. Quant au général Dawes, sec, nerveux, la pipe au bec, il fonce — et semble prêt à boxer le photographe indiscret.

Samedi, le 12. — Cet Américain considérable — il est commandeur de la Légion d'honneur — me dit :

— Vous allez, au retour, nous donner un nouveau livre sur l'Amérique ?

— Je m'en garderai bien : je n'ai pas l'outrecuidance de vouloir, une fois de plus, découvrir New-York.

— Je souhaite vivement que vous voyiez juste et que vous disiez ce que vous pensez de nous : on nous a fait une si fausse réputation... Que n'a-t-on pas dit et écrit sur nous ! Et je voudrais aussi que vous fussiez comprendre à vos compatriotes que si l'Américain en voyage sur le continent apparaît parfois un peu insupportable, c'est qu'il est, chez lui, très gâté par le confort, par toutes les commodités de la vie. On a paru s'émouvoir, chez vous, de « campagnes » menaçantes pour le tourisme américain en France : à vrai dire, ce qui peut parfois détourner le voyageur américain, c'est de rencontrer sur le sol français des institutions d'un autre âge, des vestiges choquants du passé.

Par exemple ?

— Eh bien ! c'est assez difficile à dire... mais il y a sur vos boulevards, à Paris, des édifices malodorants, impudiques, qui, à eux seuls, ont peut-être empêché des milliers d'Américains d'amener leurs filles visiter la capitale de la France... Les gentlemen écartelés, dont le corps est dissimulé par une rotonde de toile, alors que jaillit à leurs pieds un flot... dégoûtant, apparaissent à beaucoup d'Américains comme le pénible symbole d'une civilisation dont ils auront du mal à s'accommoder.

Je livre ces réflexions — toutes crues — à notre préfet de police. S'il s'agit simplement de supprimer les « vestiges » pour décourager le nombre de nos visiteurs américains, je suis bien tranquille : M. Chiappe n'hésitera pas !

Lundi, le 14. — L'avion-catapulte vient de s'envoler, et d'ici une heure il atterrit en vue de Boston. Ce ne sont là que timides essais en vue d'une amélioration plus sérieuse des relations postales à travers l'Atlantique. Tel qu'il est, ce départ d'un avion quittant, à plus de 100 à l'heure, le pont d'un paquebot, constitue une attraction, et tous les passagers s'étaient massés sur la plage arrière : ils en ont été quittes pour regagner leurs cabines, un peu ébouriffés par le vent de l'hélice.

Il va être minuit, le bar va fermer... Je veux offrir, à l'un de mes récents amis américains, un dernier cocktail. Il refuse en riant :

— Merci !... j'aurai trop d'occasions d'en boire, demain à New-York !

Mardi, le 15. — Débarquement... douane... Les somptueuses voitures de la Paramount, drapées françaises et américaines claquant au vent, nous emmènent en plein midi, en plein trafic, à 70 à l'heure, à travers New-York. Il est vrai que nous sommes précédés d'un policeman motocycliste dont la sirène, instantanément, fait ranger les voitures, immobilise tout le monde pour que nous ayons le passage libre. Une réception de souverains, quoi !

O cinéma, ta puissance ici n'est pas un vain mot ! Gaston THIERRY.

On verra cette semaine à Paris



PARCE QUE JE T'AIME

Réalisation de Grantham-Hayes
Interprétation de Nicolas Rimsky, René Ferté, Elza Temary, Diana Hart.

Une pièce de M. Charles Lafaurie a fourni à Grantham-Hayes, metteur en scène franco-anglais, le thème simple et dramatique d'un film doté d'une technique de virtuose.

Un savant s'prend de sa secrétaire, l'épouse. Mais la jeune femme sacrifiée aux besoins de la Science devient amoureuse du jeune et fringant neveu de son mari. Elle essaie de résister. Voyant son désarroi, son mari imagine de se rendre odieux aux yeux de sa femme, et, courant les boîtes de nuit, fait une noce qu'il abhorre pour être diminué dans l'esprit de celle qu'il aime. Ecœurée, l'épouse va trouver le jeune homme mais le trouve au milieu de bambocheurs. Avertie par une petite courtisane que son mari est sur le point de se suicider, elle revient vers lui, à temps pour arrêter son geste de mort. « Pour quoi as-tu fait cela », lui demande-t-elle? — « Parce que je t'aime », lui répond le savant qui ouvre ses bras à la bien-aimée retrouvée.

M. Grantham-Hayes, un peu par nécessité, beaucoup pour montrer qu'il était capable de réaliser un film dans une forme excessivement moderne et lumineuse, a composé des tableaux éblouissants, où les décors, les éclairages, les effets de surimpression, ont de quoi surprendre par leur abondance et leur richesse.

Il y en a peut-être un peu trop, mais se plaint-on parce que la mariée est trop belle?

Nicolas Rimsky, qui jouait Claude Marchal, a donné une interprétation dosée, nuancée, profondément sentie, sobre enfin. Elza Temary est charmante, très femme, et Diana Hart a une jolie création dans une silhouette de petite courtisane amoureuse et dévouée. René Ferté a composé Moranges avec de l'abatage et du chic désinvolte.

MINUIT A FRISCO

Réalisation de William K. Howard.
Interprétation de Victor Mac Laglen, Stuart Lofts Moran et Earle Fox.

Débutant par une série d'images absolument remarquable par leur rythme, leur éclairage, le film faiblit par la suite. Mais il y a quand même de bons moments et des scènes toutes d'humour égareront, distrairont par leur saine et franche ironie.

Le sujet traité n'est pas d'une originalité à tout casser, mais on trouve des personnages nets, bien campés, et qui ont de la rudesse et du relief. Le décor : les docks et

De haut en bas : Élégante, si femme, et d'une exquise sensibilité, Elza Temary se révèle dans *Parce que je t'aime*.

Dans une scène émuissante de *Nuits à Frisco*, on arrache Nick Stuart à Lois Moran parce qu'il a oublié les principes de l'honneur.

Pourquoi Alma Bennett coiffe-t-elle ce voile virginal alors qu'elle va profaner un sincère amour? C'est le secret de *Nouvelle-Orléans*.



les quais de San-Francisco. Vous voyez déjà ce qu'un cameraman yankee peut obtenir avec des cadres aussi photographiques. Un poursuivi dans la brume, entre un motor-boat de policiers et le bateau des contrebandiers, est montée dans un rythme d'images accéléré qui impressionne.

Quelques attendrissements faciles viennent gâter le personnage du costaud incarné avec talent et esprit par Victor Mac Laglen. Il est notamment fort charmant dans les scènes de la Prison où il a quelques trouvailles drôles dans son jeu.

Après lui, Earle Foxe est vraiment très bien en complice peureux et lâche. Lois Moran joue avec de petits moyens mais une réelle sensibilité.

NOUVELLE-ORLÉANS

Film sonore
Réalisation par Réginald Barker
Interprété par Ricardo Cortez, William Collier Jr et Alma Bennett.

Le titre de *Nouvelle-Orléans* est peu justifié car le film ne donne qu'une très vague idée de cette ville, et seulement, au début, un carnaval joyeux qui se déroule dans les rues peut nous donner l'impression que la Nouvelle-Orléans a vraiment servi de cadre.

On voit deux amis, un jockey célèbre et le caissier du Jockey-Club, que la duplicité d'une femme sépare. Se jouant tour à tour de l'un et de l'autre, la femme trompe son fiancé juste avant le mariage, et, naturellement, le jeune homme la laisse avec son amant. Des scènes assez audacieuses comme psychologie nous donnent une singulière interprétation de l'âme féminine, et ce personnage de femme trompée, vénales, sensuelle, est incarné par Alma Bennett, avec une vérité qui confine à la vulgarité.

Le sujet rappelle un peu celui de *L'Espion vivant*, et aussi celui de *Deux Cops*. C'est la rivalité de deux amis au sujet d'une femme qui n'en est pas digne et qui dévoile à la fin sa vilaine nature.

L'ensemble du film est un peu lent, très accusé, mais il y a des scènes qui démontent un excellent métier : la course où le jockey quoique malade veut courir et gagner pour empêcher son ami de perdre l'enjeu qu'il a volé à la caisse du Club. Des scènes ont du mouvement, et William Collier Jr les joue avec une sincérité louable.

Je n'en dirai pas autant de Ricardo Cortez qui est vraiment trop amorphe, trop froid, presque mou, et qui semble être un automate dont on n'a pas tourné à fond le mécanisme.

Les photos sont claires. Le film est bien monté. Les décors dans la nuit paraissent plus composés que réels. Quant à la partie sonore, elle est bien réglée, surtout pendant le carnaval où des ivrognes chantent un chœur avec un ton mélancolique et cocasse à la fois.

LA PRINCESSE OH ! LA ! LA !

Réalisation de Robert Land
Interprétation de Carmen Boni, Marlène Dietrich, Walter Rilla, George Alexander et Ilona Meroy.

Parce qu'un envoi de lettres a été mal fait, la jeune princesse Xénia laisse croire à Boris de Kowaly, son fiancé officiel, qu'elle est une courtisane huppée. Loulou de Maroff, surnommée : *Princesse Oh ! La ! La !* Elle séduit Boris, et révèle à la fin son identité, lorsque le mélancolique Boris conduira à l'autel une mariée dont il ignore le visage. Et tout finira très bien.

Carmen Boni apporte sa fantaisie pétillante dans le rôle de transformation de Xénia. Marlène Dietrich est certainement plus « princesse » qu'elle dans le rôle de la vraie courtisane. Les autres interprètes sont b.c.

Un film plein d'entrain et réalisé dans de jolis décors.

CE N'EST QUE VOTRE MAIN MADAME

Interprété par Harry Liedtke, Marlène Dietrich et Pierre de Guingand.

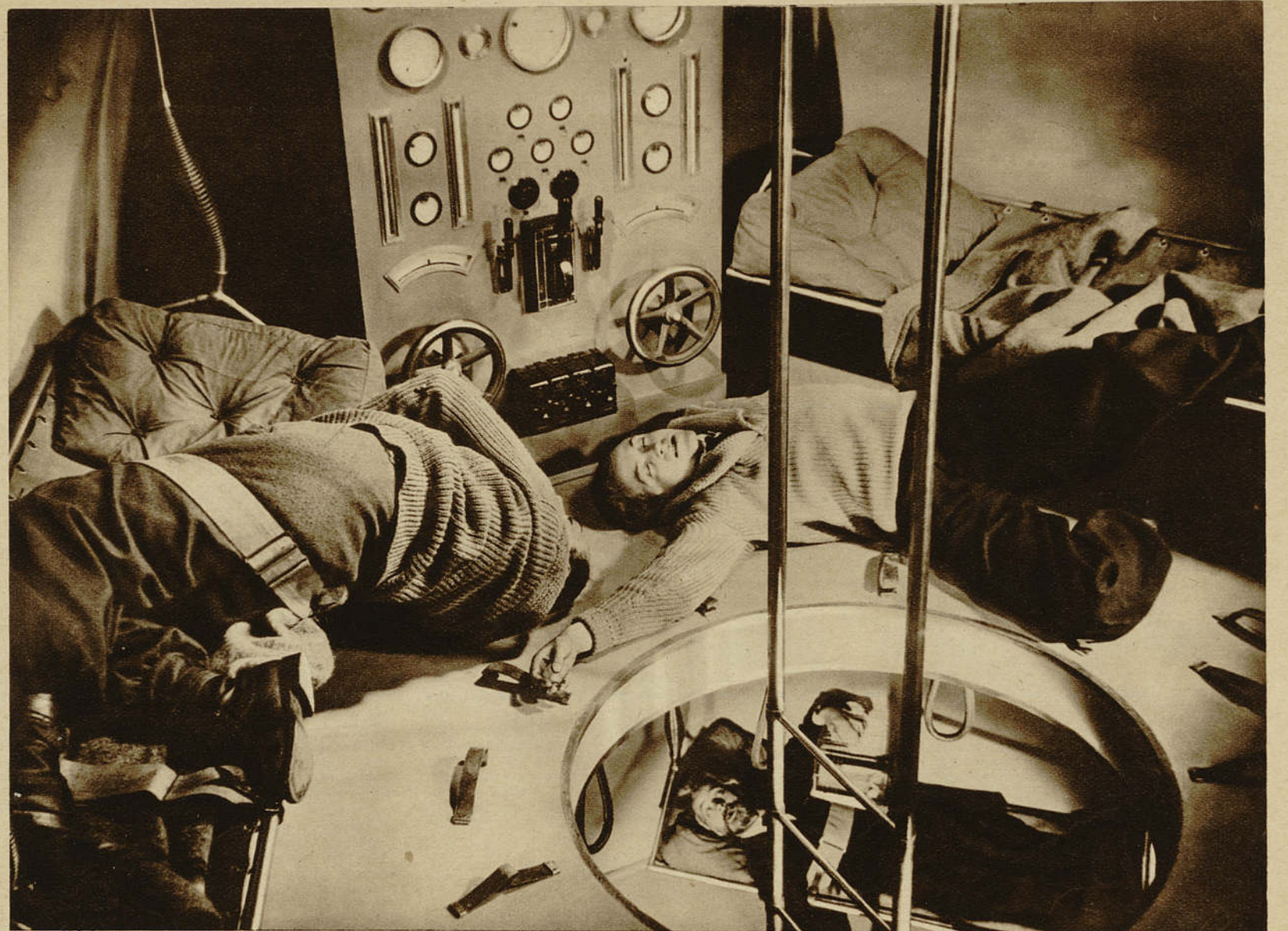
Sur une scène fameuse, on a trouvé une comédie dramatique, véritablement exquise. Les personnages sont sympathiques en diable, et, pour la première fois, on voit Harry Liedtke renouveler ses moyens d'expression, et nous paraître d'un charme moins conventionnel. Marlène Dietrich joue une jeune aristocrate, imbue de sa supériorité, et dont la vanité s'enflait au souffle de l'amour. La réalisation est légère et vaporeuse et l'on peut entendre, au gré de l'orchestre, le leitmotiv de cette chanson, qui a couru toute l'Europe.

LES HOMMES DE LA FORÊT

Production Sovkino
Nous avons récemment parlé de ce beau documentaire soviétique, réalisé entièrement en Mongolie. Le réalisateur ressuscite avec infiniment de talent et de tact, les scènes de la vie des Ouzes, hommes quasi primitifs, vivant encore dans des tentes.

La beauté de ces contrées situées aux confins du monde civilisé éclate sur l'écran, et le magnifique décor des forêts, des lacs et des fleuves enveloppe ce documentaire sobre et strict d'une atmosphère prestigieuse et pure. C'est toute la nature éternelle qui revit dans ce film, en même temps que s'affirment la volonté et le courage de l'homme.

René OLIVET.



On dirait que l'illustre peintre suisse Hodler a composé pour Fritz Lang cette saisissante scène de sommeil dans l'obus lancé vers la lune.

Ce film que tout le monde attendait avec beaucoup d'impatience et qu'on vient de présenter à Berlin n'a point déçu. A nouveau, il a consacré le génie du grand metteur en scène Fritz Lang. Il s'agit dans ce film d'un vol dans la lune, vieux rêve, rêve éternel et grandiose de l'humanité.

La Femme dans la Lune est un film de technique humaine et de plastique. Les préparatifs du départ, le vol lui-même, l'arrivée dans la lune, la recherche de l'or, voilà des tableaux qui compteront certainement parmi les plus belles réussites photographiques et picturales du cinématographe. Fritz Lang prouve de convaincante façon qu'il est un grand peintre. Le scénario de Mme Thea von Harbou est aussi, somme toute, satisfaisant. On peut évidemment critiquer la petite histoire d'amour à ses conventions qui a été introduite dans le film, et où Willy Fritsch n'est vraiment pas brillant. Quant au reste, n'oublions pas que nous sommes en pleine fiction.

Willy Fritsch s'est, malgré tout, admirablement tiré d'un rôle fort difficile. A ses côtés, Klaus Pohl (le vieux savant, explorateur de la lune), Fritz Rasp (l'aventurier Turner), Tilla Durieux et Hermann Veitlin ont fait de belles créations.

L'excellente photo est signée Curt Courant, Otto Hunte, Otto Kanturek et Tschetwerikoff.

L'architecte Hasler a donné une belle mesure de son talent.

Berlin.

A. KORTY.

LE SUJET

Le vieux professeur Manfeldt est persuadé qu'on peut, en se servant de la technique moderne, atteindre la lune. On ne le prend pas au sérieux. On se moque. Seul, le jeune ingénieur Helius, très riche, lui fait confiance et aide à la réalisation de son rêve. Collabore également aux travaux de Manfeldt, la jeune savante Friede Velten. Helius aime Friede, mais le lui cache. Friede, ne se doutant point des sentiments de l'ingénieur, consent à devenir la fiancée de Windegger, un autre jeune savant.

Désespéré, Helius décide alors d'accompagner Manfeldt dans son vol vers la lune. Mais un obstacle surgit :

LA FEMME DANS LA LUNE

vient d'être présenté à Berlin

un consortium financier a percé le secret du professeur et, sachant qu'il y a de l'or dans la lune, a chargé l'aventurier Turner d'espionner Manfeldt. Après maintes aventures, Turner réussit à s'embarquer dans l'obus du professeur où se trouvent également Helius, Friede et Windegger. Le vol est couronné de succès, Manfeldt trouve de l'or dans la lune. Mais l'aventurier en trouve aussi. Il veut repartir seul sur la terre, mais Helius l'en empêche. Turner cherche alors à faire périr tous ses compagnons de voyage dans la lune. Il dérobe une certaine quantité d'oxygène, de sorte qu'il ne reste plus d'oxygène que pour le vol de deux personnes. Quelles seront ces deux personnes? Windegger et Friede. Turner étant tué, le professeur et son disciple Helius resteront seuls dans la lune.

LE RÉALISATEUR

« Fritz Lang, dit notre collaborateur M. Korty, est un très grand peintre. » Et c'est vrai, rigoureusement. Fritz Lang est un peintre à l'ancienne manière, c'est-à-dire épris de je ne sais quelle beauté abstraite, pas littéraire du tout dans le sens où l'entend Pierre Mac-Orlan. Un grand technicien, bien sûr. Mais nous commençons justement à en avoir assez de la technique trop belle, trop lourde, trop somptueuse. Ce que nous cherchons maintenant au cinéma, ce sont des sujets simples, des situations humaines, convaincantes.

La Femme dans la Lune doit ressembler à *Metropolis* qui lui-même ressemble aux *Niebelungen* et aux *Trois Lumières*. On ne peut contester à Fritz Lang une

grande unité de style. Il aime les plans « sculptés », l'architecture lumineuse, les réminiscences d'Albert Dürer et de la peinture romantique allemande. Il sait faire vibrer, jouer l'électricité. Il a le sens de l'angle juste, frappant même. Mais, par contre, il se soucie fort peu du jeu des acteurs. Au service de scénarios invraisemblables, inhumains, d'une grande pauvreté lyrique, les acteurs ne peuvent d'ailleurs pas donner une exacte mesure de leurs facultés.

Au Fritz Lang des grands films, je préfère peut-être le Fritz Lang des films policiers, celui qui tourne *Le Docteur Mabuse* et *Les Espions*. Dans les films policiers aussi, Lang reste lui-même, c'est-à-dire qu'il s'attache avant tout au côté plastique, pictural. Mais là, au moins, l'intérêt de l'histoire empêche les bandes de Lang d'être des sortes d'expositions de belle peinture.

LE PRINCIPAL INTERPRÈTE

Willy Fritsch, le jeune premier de *La Femme dans la Lune*, est un des acteurs les plus connus du cinéma européen. On se souvient de ses créations dans *Rêve de Valse*, *Les Sept Filles de M^{me} Guyrkevic*, *Le Danseur de Madame*. Il était alors un jeune premier simplement joli, élégant, agréable. C'est dans *Les Espions*, de Lang, qu'il affronta pour la première fois un rôle dramatique. Il s'en tira fort bien. Il est maintenant très en progrès.

Fritsch incarne parfaitement la conception qu'une femme allemande, une Allemande moyenne plus exactement, peut se former de la beauté masculine. Il évoque les héros des lieder, des vers lumineux et faciles qu'aiment à dire les petites filles d'entre-Rhin.

Fritsch a tourné sept mois dans *La Femme dans la Lune*. Il a essayé, avant de commencer à tourner, vingt-trois maquillages différents. Il lui arrivait de travailler vingt-cinq heures sans interruption. Il a eu, pendant les prises de vue dans le paysage lunaire, quelques accidents. Tout cela prouve combien Fritsch est un acteur consciencieux.

Michel GOREL.

LE COLLIER DE LA REINE



On ne pouvait rêver, pour incarner le personnage de Marie-Antoinette, meilleure interprète que Diana Karenne. Son fin profil fait penser aux pastels de La Tour.

Après « Madame Récamier », où l'on vit évoluer la jeunesse héroïque du Premier Empire; après « Figaro », charme des nuances de l'esprit le plus acéré, voici l'évocation des dernières années de la Royauté... Film national, où Ravel, avec beaucoup de pitié et de goût, a mêlé à l'intrigue la plus vivante le charme nostalgique qui monte de notre histoire.

LE SUJET

EN 1780, dans un pauvre logis du Marais, une belle aventurière : Jeanne de la Motte, se disant descendante d'un bâtard d'Henri II, vit avec son mari, gentilhomme déchu, tout en oubliant ses ennuis conjugaux avec son charmant voisin, le gazetier Réteau de la Villette.

Comment se signaler à l'attention de la Cour, comment atteindre à la fortune ? Jeanne de la Motte rêve. Et soudain, son esprit imagine l'intrigue : le cardinal de Rohan aime Marie-Antoinette; mais sans espoir, car la reine n'éprouve qu'aversion pour l'esprit sceptique et libertin de son parent.

M^{me} de la Motte réussit à attirer chez elle la reine et M^{me} de Lamballe. Aussitôt, l'aventurière met à profit cette visite et se vante auprès du cardinal de Rohan de l'amitié de Marie-Antoinette :

— Si la reine vous honore de sa protection, que ne me faites-vous rendre son estime, dit le cardinal à la jeune femme.

Peu de temps après, cette dernière, admise dans l'intimité de la reine, assiste à un défilé de bijoutiers et semble s'apercevoir que Marie-Antoinette est tentée par un collier de grande valeur :

— Mais le roi a plus besoin d'un vaisseau que la reine d'un collier !

Fièrement, Marie-Antoinette résiste à son désir. Mais M^{me} de la Motte va trouver le cardinal et lui confie que la reine lui serait reconnaissante de lui devoir le bijou. Sans attendre, Rohan, éperdu de confiance, se fait livrer le collier par les bijoutiers. M^{me} de la Motte s'empresse de porter la parure à la reine; outrée, celle-ci refuse le présent et renvoie la mauvaise confidente.

Alors, la vengeance germe dans l'âme troublée de la courtisane. Faire croire au cardinal que son cadeau a été agréé, lui ménager un rendez-vous avec sa royale idole qui ne sera qu'un sosie — la fille Oliva — n'est qu'un jeu pour la fertilité d'une imagination toujours en éveil. Des mois passent. La fortune de Jeanne de la Motte est complète... Elle a monnayé le collier. La voici dans un château...

Mais le bijou n'est pas entièrement payé. Pour donner plus de vérité à toute cette intrigue, le chevalier Réteau de la Villette n'a point hésité à imiter la signature de la reine...

Le drame naît... Les bijoutiers viennent au palais de Versailles afin de réclamer le montant des sommes qui restent dues. Étonnement de la reine, indignée, elle n'hésite pas à faire arrêter le cardinal de Rohan...

Celui-ci se disculpe en assurant qu'il a bien reçu de Marie-Antoinette lettres et preuves d'amour. On va quérir la comtesse de la Motte qui, se sentant découverte, tente d'abuser les juges en accusant chacun.

Une sourde hostilité monte... C'est le chevalier Réteau de la Villette qui essaie d'ameuter la foule contre la Reine... Premières escarmouches de la Révolution...

Pourtant, si le cardinal de Rohan est acquitté, le chevalier Réteau de la Villette est sévèrement condamné. Quant à la comtesse de la Motte, fouettée en place publique, marquée du sceau d'infamie, elle est enfermée à la Salpêtrière, sans espoir de grâce...

Cependant, quand le supplice a pris fin, sur la place publique, deux hommes, qui sont la comtesse qui est atteinte, mais bien la Reine...

— Adieu, Marat.

— Adieu, Robespierre !

Car l'opinion, renforcée par la légende, veut que la Révolution française soit née de l'affaire du collier.

CE QUE NOUS PENSONS DU FILM

Le film se déroule dans une succession de tableaux somptueux remarquablement composés dans le style du temps. Le drame progresse jusqu'à la scène finale qui atteint une grandeur rarement vue jusqu'ici dans une production historique. Gaston Ravel, avec la collaboration de Tony Lekain, a obtenu la grâce et l'atmosphère des scènes du passé.

Ainsi cette rue où grouille un peuple de petits bourgeois et de manants à pieds, peuple qui se dérange au passage d'une chaise de poste ou d'un carrosse. Les appartements particuliers de la Reine, où a lieu la présentation du collier, ont un fini, un luxe qui séduisent. Dans l'ensemble, la décoration est d'une splendeur qui nous ravit.

Les metteurs en scène ont rivalisé avec le sens de l'apparat et du faste, des scènes toutes de majesté, comme le petit lever de la Reine, la messe à Versailles (dans la Galerie des Glaces reconstituée en studio avec perfection) et aussi des instants de fraîcheur et de charme comme cette après-midi dans le parc de Versailles, près du Hameau de la Reine. Ces tableaux où sont fixés « la douceur de vivre », la glissade des barques sur les étangs, le chant de choristes s'élevant dans l'air pur, le froissement des robes de soie sur les feuilles, tout cet assemblage a une grâce languide et exquise.

M. Ravel a admirablement monté la suite de son film, et nous sentons battre le pouls de la nation avec le cœur de la Reine. Les angoisses de Marie-Antoinette, les révoltes ironiques et haineuses de Jeanne de la Motte, la confrontation traitée dans un style curieux (éclairages noirs et gris); en vers le procès, les réalisateurs nous donnent une série de tableaux violents, déchirés. Quand arrive le supplice où Jeanne de la Motte hurle et se débat, le sublime est atteint.

Luxe, beauté, exactitude, rythme, atmosphère, toutes ces qualités sont réunies dans l'œuvre de MM. Ravel et Lekain. Ajoutons que l'adaptation sonore faite par Tobis est d'une belle netteté, et que les scènes du procès puis du supplice sont remarquablement enregistrées. La voix de M^{me} Jefferson-Cohn dans la grâce comme dans l'horreur porte admirablement.



Après avoir fait des dupes, il faut prier, et les lois humaines qu'il baloua se vengent du chevalier Réteau de la Villette (Jean Weber)

LES INTERPRÈTES

M^{me} Jefferson-Cohn est une altière et ricaneuse comtesse de la Motte-Valois. Elle sait prendre des airs canailles tout en gardant une distinction native. Sa scène d'horreur avant le supplice est d'une force étonnante. Voilà une grande artiste née au cinéma.

Diana Karenne, toute hauteur, toute noblesse en Marie-Antoinette, est une pittoresque et fraîche Oliva.

Georges Lannes a joué en demi-teinte le rôle de Rohan.

Jean Weber a été la jeunesse et de la sensibilité en Réteau, et Fernand Fabre a été bien le caractère flamboyant du comte de la Motte, ivrogne et libertin.

M^{mes} Jane Evrard, Renée Parme, Odette Talazac, MM. Mondos et Lesieur ont été, les unes toute grâce aristocratique, les autres toute truculence.

Enfin, une figuration disciplinée et souple composa le peuple, les juges, les seigneurs.

R. O.

Pareils à ces personnages de fêtes galantes, le chevalier Réteau de la Villette et la comtesse de la Motte s'entretennent dans une douce ambiance de XVIII^e siècle...



Épicurienne qui ne manque pas de race, telle nous apparaît, dans le rôle de la comtesse de la Motte, M^{me} Jefferson-Cohn.

VENGEANCE!

12.
Le poison... ne buvez pas !

Maintenant, voyons où nous en sommes, indiquait le metteur en scène. Err, désespérément amoureux de la femme de son meilleur ami, vient d'apprendre de sa propre bouche qu'elle ne l'aime pas, mais que, au contraire, elle restera fidèle à son mari. Elle souhaite rester toute sa vie une bonne camarade pour lui, mais lui déclare qu'il n'y aura jamais rien d'autre entre eux. Voilà où nous en sommes, et je vous demande, à vous Err et à vous Sonia, de bien vous en tirer, car c'est la scène la plus importante de la pièce. Le mari a en auparavant connaissance du bref instant de bonheur que les deux jeunes gens ont eu dans le jardin. Il croit la chose sérieuse. Il perd le contrôle de lui-même et dans un moment de folie verse du poison dans le vin qu'Err, le héros de la pièce, doit bientôt boire. Pendant que Sonia explique ses sentiments à Err, le mari, qui est Burg, est dans le jardin. Le film le montrera marchant fiévreusement de long en large, les doigts tremblants, les yeux brillants comme ceux d'un fou. Il se demande avec angoisse s'il n'a pas commis une erreur : peut-être après tout Sonia lui est-elle restée fidèle, il a envie de rentrer, de leur demander pardon à tous les deux et de jeter le poison. Brusquement il s'y décide, il court à la pièce où Sonia et Err se trouvent ensemble et c'est le passage où nous en sommes. Il crie à Err : Arrêtez, arrêtez, il y a du poison dans le verre, pour l'amour de Dieu ne... C'est à ce moment qu'Err a le beau rôle et que tous les projecteurs sont dirigés sur lui. Il est heureux de savoir qu'il peut mourir tout de suite et la joie éclate sur son visage. Il veut montrer à Sonia qu'il pensait réellement ce qu'il disait lorsqu'il lui jurait un éternel amour. Il pense qu'en mourant sur l'heure il sera plus près de la femme qu'il aime, et qu'il rapprochera ainsi le moment où, inéluctablement, ils seront unis l'un à l'autre avec un sourire poignant... Comprenez-vous, Err ? Rendez bien l'amertume de ce sourire. Il boit le contenu du verre et il tombe. Et quand je dis : il tombe, il faut qu'il tombe, sachez-le !... Eh bien ! Joë (il se retourne vers le chef electricien), êtes-vous prêt ?

Dans une minute, chef, il y a encore quelques petits accros avec cette lampe-là, en haut. Elle ne marche pas très bien, mais nous allons arranger cela.

Bon, mais pressez-vous, nous n'avons pas beaucoup de temps. Ah ! et comment la scène se présente-t-elle, Barton ? que je jette un coup d'œil de votre caméra. Bon, allons ce n'est pas mal, réellement pas mal. Tout ira bien, très bien. Vous avez la table en plein. Eh bien ! qu'en pensez-vous Monsieur Zanzi ? je vois que Madame est venue, bien, très bien et que pensez-vous de l'ensemble, Madame Zanzi ?

Très bon vraiment. Ne pensez-vous pas cependant que les cheveux de la femme sont un peu trop en désordre ? Pour elle, son rôle est calme. Ce n'est que lorsque son amant meurt qu'elle s'effole. A ce moment, il faut que sa chevelure soit en désordre. Qu'en pensez-vous, Ripa chéri ?

Oui, absolument ! Il n'y a qu'une femme, mon cher Bruce, pour découvrir des choses semblables. Nous autres hommes sommes tellement inattentifs à l'extérieur féminin. N'est-ce pas vrai Monsieur Zanski ?

Je ne suis pas bon juge en la matière, Zanzi. Et avec un gros rire, le directeur ajouta : Je n'ai jamais été marié. Vous devez savoir mieux que moi. Cependant je crois que M^{me} Zanzi a tout à fait raison. Que Sonia fasse ce changement, Bruce, et après commençons !

Je suis prête, dit Sonia. Ses cheveux étaient maintenant lissés soigneusement, et sa figure rayonnait toute d'un sourire attrayant. N'allait-elle pas jouer une fois de plus avec l'homme à l'amour duquel elle prétendait. Devant elle se trouvait une table. Un verre plein jusqu'au bord de vin rouge brillait de toutes ses facettes sur le superbe tapis. Err était assis sur une chaise derrière la table, attendant son tour, et se représentant par avance tous les incidents de la scène qui allait se jouer. On pouvait voir le jardin dans le fond par la porte entr'ouverte. Près de la porte se tenait Burg attendant, lui aussi, et réfléchissant. La caméra, avec Barton le chef opérateur, se trouvait prête à prendre dans son ouverture rectangulaire tous les détails de la scène. Au premier plan se tenaient Zanzi, Jeanne et Zanski.

grande
nouvelle cinégraphique
par
JACK BONHOMME
correspondant de *Cinéma*
à Hollywood

13.
Allez ! Caméra...

Tout est prêt ! Allez ! Attention tout le monde ! Err, placez-vous plus près de Sonia ! Sonia, placez votre main droite sur la table ! Burg, commencez à marcher ! Attention ! une, deux, trois, Caméra ! Y êtes-vous Sonia ? Allons, je regrette. Doucement, doucement. Maintenant, Burg, arrêtez-vous près du banc plus haut, c'est cela. Bon, coupez ! Recommencez ! C'était très bien, Err. Mais montrez-vous mieux, votre main chiffonnant nerveusement le tapis. Je voudrais que vous fassiez mieux éclater votre amour pour cette femme, comprenez-vous ! Ah ! bien, c'est ce que je veux dire. Et Burg, montrez que vous êtes bouleversé, voulez-vous. Nous ne pouvons pas beaucoup vous voir là-bas, n'est-ce pas, et je ne tiens pas à aller vers vous dans le jardin, simplement pour vous montrer comment vous devez vous agiter. Cela suffit maintenant. Allez ! Tout est prêt. En route ! Lumière ! Caméra ! Bon, c'est très bien ! Plus près Sonia ! Regardez par ici Err, Burg ! Coupez. C'était très bien.

Maintenant nous arrivons à la dernière scène. Il faut qu'elle soit parfaitement prise. Vous y êtes ? Que faites-vous donc M. Zanzi ? Quelque chose qui ne va pas, levé !



Il y a quelques années, M. Jean-Louis Vaudoyer avait organisé une exposition fort curieuse et pittoresque où l'on voyait uniquement des mains et des pieds tels que les avaient peints, dessinés ou sculptés les meilleurs artistes de tous les temps. *Candida* regrette qu'on n'ait pas pu y faire figurer l'empreinte d'un pied humain dans la pierre que l'on vient de découvrir en Afrique Centrale et dont les dimensions — quatre ou cinq fois celles d'un pied normal — sont attribuées par les savants à une race de géants jusqu'ici inconnue. *Cinéma*, à son tour, apporte sa contribution aux expositions futures de pieds et de mains humains : l'empreinte du pied, l'empreinte des mains et la signature de la mignonne Marion Davies. C'est à l'occasion de la pose de la première pierre d'un cinéma à Hollywood que ces empreintes ont été prélevées pour la postérité.

« Non, non, pas du tout, mon cher Bruce. Je pensais simplement à le rapprocher d'Err, c'est tout. Tel qu'il était placé, il risquait de le faire tomber un moment trop tôt, ne croyez-vous pas ? Mais maintenant il est sûr de prendre le verre à l'instant voulu ».

« Ah ! bon, très bien, très bien, tout le monde est prêt ! Oui, alors en route ! Lumière !... Caméra !... Vous êtes là prêts, bien, Burg, entrez ! Arrêtez ! C'est cela ! Superbe... Maintenant commencez à crier... Le poison !... le poison ! ne buvez pas !... ne buvez pas ! J'en ai versé ! Maintenant vous, Err, prenez le verre, levez-le, regardez-le. Regardez les tous les deux, lentement d'une manière triomphante. C'est cela ! Vos doigts se crispent nerveusement sur le verre, oui de cette manière, continuez, crampez-vous, regardez-les de nouveau. Burg, Sonia, rapprochez-vous, encore, encore. Tout va bien, Err, très bien. Maintenant... »

14.
Un acteur bien impressionnable

Pendant tout ce temps, Ripa avait surveillé avidement tous les mouvements d'Err. Ses yeux, comme ceux d'un hypnotiseur, brillaient d'un feu intense. Et toute cette lumière était concentrée sur le visage d'Err et sur le verre d'Err, comme lorsqu'un serpent fixe un lapin. Lorsqu'il veut en faire sa proie. Ses mains tenaient avec respect celles de Jeanne, comme s'il avait compris que l'instant qui passe est précieux et que les événements arrivent dans le monde sans le consentement des hommes. Que ceux qui sont chers aux yeux de l'homme ont une manière de disparaître brusquement, juste au moment où ils sont un peu plus aimés et un peu mieux compris.

Maintenant... levez votre verre... c'est cela, hésitez, c'est cela. Continuez maintenant. Buvez. Très bien, oui, oh ! merveilleux ! préparez-vous à laisser tomber le verre, mais regardez la avant de le faire. Ignorez-le, lui. Il ne compte plus. Rien que Sonia ! Sonia ! Souriez ! Vous aimez plus que jamais ! Amour, amour, la plus grande chose sur terre et là-haut où vous allez, l'Amour... !

L'Infaillible, dit Ripa, apparemment sans aucun sens caché, et d'une voix bizarre et étrange, gutturale et impressionnante, ses yeux toujours fixés sur ceux d'Err, ses pensées se concentrant sur le visage d'Err et sur les pensées que cachait ce visage.

C'est cela, exactement. L'Amour ! L'Infaillible amour ! Vous aimez, vous, vous ! Maintenant, laissez tomber le verre, hé là ! que faites-vous ? Non, non, pas de cette manière ! Bon, après tout, ce n'est pas si mal. Oui, faites à votre idée ! Le poison fait son effet, vos mains se crispent sur vos genoux. Bon ! c'est une idée ! Je n'aurais jamais pensé à cela. Vos mains qui descendent à vos pieds ! Bien, bien, c'est réaliste. Et cette chute, cette chute, merveilleuse ! Avez-vous pris cela, Barton ? Oui, oh ! Err est un grand acteur, très bien. Coupez ! Oui c'est très bien, là. Maintenant, nous allons prendre son visage de près. Attention à vos lampes, Joë. Très bien, Err vous pouvez vous relever. Hé ! qu'y a-t-il ? Bon Dieu ! Il paraît mort ? Ce qu'il est pâle ! Err, Err, mon bon vieux type, allons... Mais ses mains sont froides ! Il s'est surmené, voilà ce qu'il y a ! Hé là ! réveillez-vous ! c'est fini ! Mon Dieu, mais il paraît mort. Hé ! réveillez-vous !

Entre temps, l'affolement était devenu général. Sonia s'était laissée tomber sur le visage immobile de l'être chéri et le baignait de véritables larmes qui coulaient abondamment. Burg écartait le jeune premier avec son mouchoir de couleur, tandis que Bruce agitait ses deux bras comme s'il avait voulu siffler un moulin hollandais. La main gauche de Jeanne se crispait sur sa poitrine, comme pour calmer les battements de son cœur, tandis que la droite se blottissait dans celle de son mari. Ripa avait repris maintenant ses manières habituelles et son visage semblait avoir subi l'effet de la baguette magique qui transforme un ciel d'orage lorsque le soleil transperce brusquement les nuées. Il n'en était pas de même de Zanzi. Il avait pris l'habitude plutôt austère d'un juge. Il s'était relevé et se rapprochait de la chaise où Ripa était assis. Il avait maintenant l'air hautain d'un juge d'instruction.

Je ne peux pas supporter cela, je ne peux pas, dit Jeanne, se levant. Dans son mouvement elle avait obligé son mari à la suivre. Il était de nouveau plein d'attentions pour elle, et la prenant par le bras, la tenant près de lui comme un petit oiseau dont il faut prendre grand soin, il la conduisit vers la porte qui s'ouvrait sur la route.

(A SUIVRE.)

Tous droits réservés pour tous pays par J. Bonhomme.

ALICE WHITE

Est-ce un nouveau drapeau britannique que l'adorable Alice White s'apprête à faire sécher ? Nous connaissons, bien des jeunes gens britanniques, et autres, qui seraient fort heureux d'avoir une blanchisseuse aussi séduisante

Il y a quelques années, une dactylo appliquée tapait les scénarios que tournaient les vedettes d'alors. La dernière saison cinématographique révèle une nouvelle étoile : cette dactylo, cette étoile, c'est Alice White.

Comment décrire cette créature mince et souple, cambrée, fardée, délicate, effrontée, poivrée, excentrique, électrique, élastique et terriblement excitante. Cheveux couverts de beurre frais, frisés comme des copeaux de bois blanc, figure maquillée en palette, yeux écarquillés par les cils raidis de rimel, nez spirituel aux ailes frémissantes, bouche provocante, regard pire. Un corps de baigneuse de Chabas, des jambes fines, des genoux à la Charleston et un mouvement perpétuel dans le ventre, telle est Alice White.

Alice White, la girl from America, la perfect flapper, la petite femme pour collégiens et vieux messieurs et même pour les moins jeunes et même pour les moins vieux, Alice White, l'innocence et la hardiesse, la grâce provocante et naïve, le regard qui promet, la bouche qui se refuse. Alice White... « cantharide et fleur d'orange ».

Alice White est-elle jolie ? Non, mais elle est pire. Alice White a-t-elle beaucoup de talent ? Non, mais elle a mieux.

Alice White... C'est le triomphe du sex appeal.

Qu'est-ce que c'est que le sex appeal, ce mot qu'on voit partout maintenant, qui s'introduit sournoisement dans notre langue et qui dans quelques années sera aussi courant que tramway, trench-coat et cocktail ?

Ce que c'est ? Je n'en sais rien, non seulement parce que je ne sais pas l'anglais, mais surtout parce que c'est quelque chose dont tout le monde parle et que personne ne peut définir, quelque chose comme la crécelle, l'escalier en spirale et autres colles du même genre, que l'on conçoit et qu'on n'explique pas.

Le sex appeal dépend de la beauté, mais celle-ci n'est pas indispensable. C'est un fluide (on se rapproche encore une fois de la fameuse théorie des atomes crochus) qui vient émouvoir la sensibilité (toutes les sortes de sensibilité) des personnes du sexe opposé au possesseur de ce don des dieux... ou du diable.

Les personnes douées du sex appeal allument d'ailleurs des flammes très pures, par force ou par nature.

Pour le cas d'Alice White, je ne crois pas que ce soit le cas. Cette petite a le feu dans les moelles, un « chien » d'enfer. Et au fond de tout cela, ce n'est peut-être en somme qu'une petite fille moqueuse et indifférente : un beau fruit sauté, velouté, épice... avec un petit cœur en noyau de pêche où l'on se casse les dents. A qui sera l'Amour ?



gens. En deux ans, elle a changé trois fois de couleur de cheveux. Rousse dans *Le Tigre des mers*, elle se fait teindre en blond dans *Déjeuner de Soleil* (un caprice) puis en brun pour *Les Hommes préfèrent les blondes* (une exigence du rôle). Enfin, dans *Poupée de Broadway*, elle redevient blonde et y demeure, encore que la nuance de ce blond soit sujet à autant de variantes que le baromètre de son humeur fantasque.

Comment, petite Alice, déjà des cheveux blancs ! s'exclamait un de ses plus fervents admirateurs qui vint la saluer entre deux scènes de *Poupée de Broadway*.

Pas encore, dit-elle en riant, en retirant la perruque blanche qu'elle porte un moment dans le film.

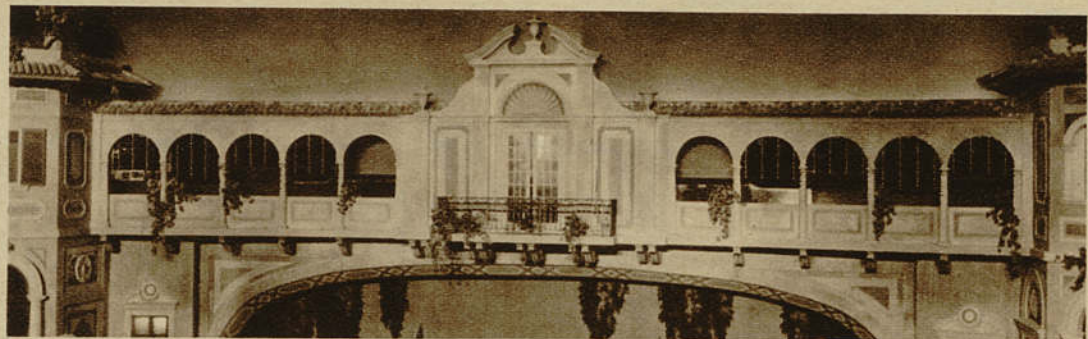
Cela vous allait si bien, cette coiffure argentée...

J'y penserai pour la saison d'hiver. Le premier film dans lequel Alice White nous apparaîtra sera sans doute *Poupée de Broadway*, ou *L'Art de réussir au Théâtre*. Sa voix aciculée ajoutera paraît-il grandement à son succès, dans les films sonores et chantants qui suivront.

Nul doute que la France n'accueille cette petite vedette qui l'a amusée dans *Le Tigre des Mers*, *Déjeuner de Soleil* et *La Vie privée d'Hélène de Troie* et dont un humoriste américain disait :

« L'analyse chimique d'Alice White a donné les résultats suivants :
« Originalité, verve, charme, hardiesse, chien, chic, entrain, vivacité, grâce, esprit et gaieté. »
CHANTAL.

...Il y avait une fois une petite dactylo, blonde et jolie comme un cœur. Puis vint un mage, ou une fée, ou un metteur en scène, et la dactylo est devenue Alice White, la vedette couverte d'or...



Le petit balcon au-dessus de la scène de Brixton-Astoria.

LE CINÉMA ATMOSPHÉRIQUE

(de notre correspondant de Londres.)

P LONGER le spectateur dans l'atmosphère même du film (à condition, bien entendu, que celui-ci soit supérieur et capable de tenir l'attente de longs et longs mois), telle est l'ambition de certaines salles américaines qui se donnent le nom un peu pompeux de « cinémas atmosphériques ». Un quai, des amarrages, des ballots sentant le goudron et la canelle — pour *Les Dammes de l'Océan*. Des oliveraies à perte de vue, des collines, et, à l'horizon, le sable doré du désert — pour *Ben-Hur*. Il y a là, certainement, un petit bout d'idée. Je crains cependant que l'originalité de cette dernière découverte américaine ne soit fortement compromise. Mes amis qui sont allés ces temps derniers à Paris affirment que plusieurs de vos salles sont de véritables « cinémas atmosphériques » sans le soupçonner. Il est vrai que chez vous, paraît-il, on ne décore de cette façon spéciale que les façades et les vestibules. A Londres, où le premier cinéma atmosphérique, Brixton-Astoria, vient d'ouvrir ses portes, on a fait du 100 0/0 : de l'entrée jusqu'au dernier rang de la dernière galerie!

Mais avant tout permettez-moi de vous présenter ce nouveau miracle de Londres conçu et réalisé par Mr. E. A. Stone. Trois chiffres vous donneront une idée de l'importance de l'édifice : un million de briques et un million de tonnes d'acier ont été employés pour sa construction ; 4.000 personnes peuvent être convenablement placées dans la salle ; elle est de 45 mètres de largeur. Quatre promenoirs avec bars, deux énormes foyers, un par étage, et le vestibule aussi grand que n'importe quelle salle d'un bon cinéma londonien constituent les principaux dégagements de ce théâtre. Le confort y est poussé à l'outrance. Je ne vous parlerai pas des salons de thé dont les fauteuils profonds comme une baignoire sont un doux et excellent refuge pour les personnes qui se donnent au cinéma un rendez-vous d'affaires ou d'amour ; ni des lavabos dernier cri qui ressemblent à des salles d'opération pour millionnaires ; ni de ces ravissantes petites boutiques où l'on vend des cigarettes, des bonbons, des fleurs et mille autres futilités ; ni du distributeur automatique de boissons glacées qui fait concurrence à une superbe fontaine d'eau aussi filtrée que gratuite ; ni même du magnifique réseau de lignes téléphoniques mises à la disposition des spectateurs. Une heureuse innovation mérite cependant d'être notée et... imitée : la pouponnière-modèle, la nursery, tenue par une nourrice-infirmière à laquelle les mamans-spectatrices peuvent en toute sécurité confier leurs petits pour la durée de la représentation. Voici un excellent remède contre la dépopulation de la France : le jour où les cinémas parisiens vont installer des « garde-gosses », rien n'empêchera

plus les jeunes mamans amoureuses de Ramon, Navarro de passer leurs soirées dans les salles obscures. Et vous verrez qu'elles n'hésiteront plus à « faire un bon mouvement », comme chante votre incroyable Maurice.

Mais revenons à Brixton-Astoria, où tout est prévu, organisé pour l'émerveillement des spectateurs. Montons, si vous le désirez, sur le toit. En sortant de l'ascenseur, vous découvrirez un vaste jardin où l'on peut jouer au tennis, prendre le thé ou tout simplement se promener en jetant des regards indiscrets à l'intérieur des loges d'artistes dont les fenêtres ouvrent sur le jardin. Ces loges font déjà l'envie de tous les artistes de Londres qui ne sont pas habitués à trouver dans leurs théâtres des garde-robes aussi vastes, une aussi rationnelle installation pour le maquillage et l'eau chaude courante à toute heure du jour et de la nuit. Mais que font les artistes au Brixton-Astoria ? — demandez-vous. Ils viennent là pour chanter. Pour ce que vous appelez « les attractions » qui font à Londres le gros morceau du programme. Pour jouer des courts sketches sur cet adorable balcon qui est suspendu au-dessus de la scène et qui fait penser à *Roméo et Juliette*, à *Véronique*, en Italie.

C'est vrai : tout est « authentiquement » italien au Brixton-Astoria, et c'est ce qui fait de lui un cinéma « atmosphérique ». Mr. Stone a admirablement réussi à créer l'ambiance, à préparer pour le spectateur un terrain psychologique quasi florentin ou romain, à lui donner l'agréable sensation d'être assis non dans un cinéma anglais, mais au milieu d'un jardin italien, un de ceux que l'on voit sur les tableaux de Nicolas Poussin ou de Claude Lorrain. Des colonnes copiant les plus illustres modèles de Palladio flanquent majestueusement l'avant-scène. Une longue galerie composée de loggias court sous le plafond face à la salle. Une forêt de cyprès, d'oliviers, de lauriers-roses peuplée de belles statues de marbre et éclairée par un ciel éternellement bleu couvre les murs, ou plutôt jaillit de la pierre invisible et transformée en matière végétale. Un savant système d'éclairage permet d'incendier ce ciel, d'allumer de pâles aubes et de faire mourir des crépuscules. Je ne connais pas encore le scénario de *La Mégère apprivoisée* tel que l'ont conçu Doug et Mary. Mais je suis certain que nulle part au monde on ne trouvera de salle dont « l'atmosphère » soit plus congéniale au drame shakespearien.

Voilà. Mais pour que votre documentation soit complète, il faut ajouter que Brixton-Astoria a coûté la coquette somme de 250.000 livres et qu'il est muni d'appareils les plus modernes pour la présentation des films sonores et parlants.

PAT HENRY.

L'atmosphère italienne règne dans la salle de Brixton-Astoria.



LA PRESSE DU CINÉMA

A l'occasion de notre anniversaire, nous avons reçu un grand nombre d'encouragements, de témoignages de sympathie. Nous sommes touchés, émus, et nous pensons que ces témoignages doivent aussi bien, doivent surtout s'appliquer à nos compagnons de route qu'Hubert Révol entreprend de vous présenter ici.

Le Cinéma, qui enthousiasme les foules, a donné lieu à de gigantesques organisations industrielles dont la cinématographie américaine peut fournir le meilleur exemple. Les multiples branches de cette activité empruntent les méthodes de l'économie générale. C'est ainsi que dès que s'organisent d'une manière à peu près définitive l'édition, la location et l'exploitation, il faut assurer la liaison de ces compartiments par des journaux corporatifs.

La première publication consacrée au cinéma fut *Photo-Ciné-Gazette*. Elle parut en 1905 et était fondée par M. Edmond Benoit-Lévy qui signait ses articles par le pseudonyme de Francis Mair. Peu de temps après naquit *Ciné-Journal* (exactement le 1^{er} août 1908), dirigé par Georges Dureau, notre regretté confrère décédé l'année dernière. *Ciné-Journal*, qui depuis quelques années, avait uni son existence au *Journal du Film*, est actuellement dans sa 23^e année. C'est assurément le doyen de toute la presse du cinéma. Il est toutefois suivi de près par le *Courrier Cinématographique* que notre ami Le Fraper fonda il y a vingt ans.

A ces organes s'adressant exclusivement aux directeurs de cinéma et aux gens de métier, il convient d'ajouter la *Cinématographie française* dont la présentation est inspirée des publications américaines, et dans les colonnes de laquelle on trouve tout ce qui se rapporte au cinéma : *L'Écran*, journal du Syndicat des Directeurs, d'un intérêt strictement professionnel ; *Hublo-Film*, qui fut à ses débuts plus spécialement consacré à la critique des nouveaux films, et dont le directeur, M. André de Rense, joint à un style pittoresque une manière d'appréciation qui n'est pas sans saveur ; le *Cinéopse*, organe du cinéma d'enseignement dirigé par notre confrère Coissac, dont le dernier ouvrage : *Les Conquêtes du Cinéma*, vient d'être édité tout dernièrement ; la *Semaine cinématographique*, que Max Dianville fait paraître tous les quinze jours ; *Filma*, où écrivent jadis Louis Delluc et Verlylle, aux temps où ce journal s'adressait au public, et qui est devenu l'organe du commerce du Film ; et notre bon confrère la *Griffe cinématographique*.

A cette liste, il faut ajouter d'autres noms de journaux ou revues aujourd'hui disparus, et qui eurent une certaine notoriété en leur temps : le *Cinéma*, fondé par Lortier (le créateur ou l'inventeur des chansons filmées, ce genre précurseur du cinéma parlant), où Floury assumait avec indépendance la critique de la production ; le *Film*, dirigé par Henry Diamant-Berger, superbe publication s'honorant d'une collaboration d'élite ; *Ciné-Tribune*, qui vécut... ce que vivent les roses... ; *Scénario*, revue internationale ; le *Ciné-Club*, créé par Delluc et dans lequel on trouvait les programmes de tous les cinémas de Paris ; *Cinéma-graphie*, fondé par Jean Dréville, et auquel collaborait le signataire.

Ce fut assez tardivement que l'on songea à éditer des journaux de cinéma pour le public seulement. Entre champs des chroniques consacrées à l'art, alors muet s'élevaient créées dans divers quotidiens. Parmi les publications destinées aux spectateurs, publications paraissant toujours, il faut citer *Ciné-Ciné pour tous*, fondé par Delluc et que dirigeait Pierre Henry et Jean Tédesco, ce dernier directeur du cinéma du Vieux-Colombier ; *Cinéma-gazette*, populairement appelé « le petit rouge » ; *Mon Ciné*, édité par Offenstadt ; *Mon Film*, rédigé par Paul Perret ; *Ciné-Miroir*, supplément cinématographique du *Petit Parisien* ; *Photo-Ciné*, organe du cinéma intellectuel ; *Pour Vous*, supplément de *L'Intransigeant* ; *Cinégraph* et *Cinéma*, publications de luxe.

Tous ces journaux paraissent à Paris, mais la province est honorablement représentée dans le nombre d'organes au service de l'écran. Il suffit de citer *Cinéma-Spectacles* et la *Revue de l'Ecran*, qui s'impriment à Marseille ; le *Cinéma d'Alsace* et de Lorraine, qui se publie à Strasbourg, sous la direction de Georges Epstein ; la *Revue du Spectacle* et les *Spectacles Lyonnais*, à Lyon ; le *Courrier des Cinémas*, à Lille ; l'*Ecran d'Outre-Méditerranée*, à Alger ; l'*Ecran Lyonnais*, supplément du *Cri de Lyon*, à Lyon ; *Cinéfrance*, à Nice, etc.

Le cinéma catholique a son organe avec le *Fascinateur* (Paris) et le cinéma documentaire avec *Cinéma-Revue*. Même le cinéma parlant vient d'avoir son journal, en quelque sorte officiel, avec le *Film sonore*.

Et maintenant, chers lecteurs, vous voudriez sans doute savoir ce qu'on trouve dans tous ces journaux. Des articles, bien sûr, mais surtout de la publicité. Sans publicité, les journaux corporatifs, dont le tirage est forcément limité, ne pourraient pas vivre. Certes, cela aliène pas trop l'indépendance de certains, mais on aimerait voir plus de combativité chez beaucoup.

Quant aux journalistes, ils seraient — si nous en croyons les bottins et les annuaires — plus de 320. Il y en a beaucoup, parmi ces noms cités, dont on ne se souvient pas d'avoir lu une seule ligne. Le public, sans doute, peut croire que c'est là un bon métier, puisque tant de gens s'y consacrent. Erreur... erreur sur laquelle tous mes confrères diront comme moi... Hubert REVOL.

P. S. — Je m'aperçois que j'ai omis de citer une revue de cinéma que vous connaissez peut-être. Il s'agit de *Cinémonde*.

Il faut réaliser le film du Centenaire

En somme, le film du Centenaire reste à réaliser. Un film propre, sincère... magnifique, qui nous montrerait autre chose qu'un galop de petite gazelle traquée, des « burnous », du sable — et encore du sable ! — des palmiers, des chamoux (évidemment...), des tentatives de viol en plein désert et des colons dont la tournure rappelle assez celle des marchands de cacahuètes qui viennent vous faire des offres de service à la terrasse des cafés.

Un film où passerait un grand souffle d'épopée. Un chant visuel qui irait faire vibrer le cœur des masses. Une fresque émouvante et superbe, dédiée à la civilisation.

En 1830, la campagne algérienne, c'est, à très peu près, la nature abandonnée à elle-même, la brousse, les marais, la fièvre ! Autour des « gourbis », quelques carrés de plantations suffisent aux besoins des occupants. Pas de routes, bien entendu, sauf de misérables sentiers creusés par les pas des voyageurs et serpentant entre les herbes ou suivant les ondulations des crêtes. Les « oueds » divaguent à leur gré...

Arrivent les Français.

Ils viennent surtout du Midi. Le gouvernement les trie (quel beau sujet de scénario !). Il donne à ceux qui offrent le plus de garanties, des terres, de l'espace, une propriété à vie, du matériel, parfois un peu d'argent ou des rations de soupe militaire. Les autres se débrouillent et font bien, après tout. Sans qu'aucune statistique ait été produite, il semble que les colons libres, ayant pris racine ici plus que les colons officiels, et que les solides fortunes rurales du département d'Oran doivent peu aux secours administratifs.

Ce qu'on fait ces colons est une merveille. Ils ont, comme disait joliment un publiciste, dans un accès de poésie enthousiasme, « recréé la terre après Dieu ». Ils ont transporté dans nos plaines les « mas » de Provence, les irrigations du Rhône et du Roussillon, les rangées géométriques de ceps de vigne languedociens, toutes les primeurs méditerranéennes, le tabac, le mandarinier. Ils cherchent en ce moment à naturaliser le coton. Faites un tour dans la Mitidja d'Alger, ou dans le vaste jardin qui entoure Sidi-bel-Abbès. Vous avez l'impression d'une France rurale, plus ardente sous les baisers du soleil, magnifiquement féconde. Partout de l'eau, des routes, des arbres. Partout des escouades de travailleurs courbés sur la glèbe, ou bien poussant les chevaux ou les chariots automobiles vers la grange, vers le chai, vers l'entrepôt. Là où la colonisation intensive a pris pied définitivement, c'est l'activité, c'est la vie, c'est la richesse. Savez-vous à combien s'élevait le mouvement des affaires en 1830 ? A 20 millions de francs environ. Et aujourd'hui ? A 6 milliards et demi. Mesurez le chemin parcouru en moins d'un siècle, et appréciez sa résurrection.

Le colon et le gouvernement ont beaucoup fait pour l'Algérie, mais la science a collaboré avec eux. Recherche obstinée du remède à la fièvre qu'on finit par découvrir les Maillot et les Laveran.



Camilla Horn n'oubliera jamais ce petit jardin d'Algérie.

Maria Jacobini sourit au ciel éternellement bleu d'Alger.

Il faut réaliser le film du Centenaire

On se prépare activement dans tous les milieux à fêter dignement le Centenaire de l'Algérie, événement considérable et qui aura un retentissement mondial. Il y avait là, pour le cinéma français, une occasion — exceptionnelle sans doute — de tourner un grand film de propagande nationale. Y a-t-on songé ? Oui ? Mais les résultats obtenus sont tels qu'il vaut mieux ne pas en parler.



Un document original et inédit : le diplôme rédigé en arabe remis dernièrement au Bach-Agha Ben-Gana (un ami du cinéma) et lui conférant le titre de Cheikh-el-Arab.

(aussi photographiques que les Casanova et autres Don Juan !), forage des puits artésiens qu'a réalisés l'ingénieur Jus ; étude rationnelle, méthodique de la terre et de son rendement possible qu'ont poussée jusqu'à la minute la Rivière, les Hardy, les Leg et aussi cette phalange — dirai-je héroïque ? — de capitalistes intelligents qui, dans les expériences solitaires des grandes fermes, sacrifiaient obscurément leur avoir à leur foi ; les Arles-Dufour, les Bordely-la-Sapie, les Debonno. La science, c'est encore l'Université algérienne où, depuis cinquante années, tant d'hommes de premier ordre étudient, dans leurs principes, les problèmes que pose la vie algérienne, l'hydrique, la géologie, l'histoire, les races, et dont la solution met de la rapidité où il n'y avait que tâtonnement et empirisme.

L'afflux des Européens, le développement des intérêts français créent, pour les indigènes, d'irrésistibles attractions. Et leurs montagnes lointaines se vident-elles, se dépeuplent-elles ? Voyez le Djurdjura, rugueux comme une Auvergne, selon l'expression d'un de nos géographes ; il est plus peuplé qu'une Lombardie. Aux portes d'Alger — et de la France — il tient un réservoir pratiquement inépuisable de forces humaines ; mais il ne vit pas seulement du dehors. L'homme s'accroche à tous les ravins, exploite toutes les parcelles de la terre. Et la grande merveille, c'est qu'il s'adapte aux nécessités, profite des progrès extérieurs, se transforme, renouvelle son outillage, oublie ses préjugés, s'oriente vers le savoir-faire européen. Une révolution silencieuse agit la race en ses profondeurs. Le roc impassible et éternel se meut, doucement, vers la lumière.

La vraie conquête de l'Algérie est là. Dès aujourd'hui, l'isolement de l'indigène est fini. Finie aussi son opposition systématique, têtue, à la politique, même à la bienveillance du « Roumi ». Est-ce le résultat de l'éducation scolaire, entreprise depuis 50 ans ? Un peu, sans doute. Mais, plus encore, c'est le résultat inconscient et irrésistible d'une évolution interne, qui est elle-même la conséquence de toute l'action exercée par la civilisation française, douce et chaude comme une flamme, sur le dur métal de la race.

Comment l'indigène résisterait-il dans la paix et la prospérité publiques, alors qu'il ne l'a pas fait dans la guerre ? En 1914, la psychologie allemande avait décrété qu'à l'appel du Goeben et du Breslau (bombardement de Bône et Philippeville) la révolte indigène se leverait. C'est l'héroïsme de nos tirailleurs, à Charleroi, qui a répondu, et par la suite, aux heures les plus sombres de la lutte, la mobilisation générale des conscrits.

Voilà qui juge une race et une politique.

La France, en 1830, aura le droit de célébrer l'œuvre magnifique qu'elle a entreprise et menée à bien en Algérie. Le centenaire de la conquête sera l'apothéose de la civilisation nationale et de ses victoires ; le cinéma français se doit de consacrer une œuvre à sa gloire !

Il faut réaliser le film du Centenaire.

André SARROUY.

LA "201"

LE NOUVEAU MODÈLE PRÉSENTÉ PAR

Geugeot

AU SALON 1929

MON RÊVE !! POSSEDER UN COFFRET BABANI !!

LA CHARMANTE ARTISTE traduit par ces mots l'expression de ravissement qui sera celui de chaque femme comblée, parce qu'un de ses attentifs, comme on disait au "Grand Siècle", aura su présenter son vœu le plus cher. LE COFFRET DE BEAUTE "HINDOU" contenant tout ce qui est indispensable pour parfaire aux soins de la beauté féminine, est en effet une pure merveille. La qualité absolument unique de la Crème Hindoue est incomparable; toute femme soucieuse d'entretenir la fraîcheur et l'éclat de son teint doit l'utiliser. LE ROUGE POUR LES LEVRES, le fard pour le visage, la poudre de riz parfumée à l'Ambre de Delhi sont des produits uniques pour lesquels les chimistes occidentaux ont raffiné encore sur la science des mystérieux chercheurs de l'Orient.

LE VAPORISATEUR BABANI, qui est l'ornement indispensable de tout boudoir féminin, complète, avec un flacon du fameux extrait l'Ambre de Delhi, ce délicieux coffret. Que ce soit pour son parfum ou pour les soins de son visage, chaque femme a son secret, le combine, et s'y tient pour un temps; mais les recherches sont parfois longues, tandis qu'avec le coffret Babani, elle n'a plus qu'à choisir, sûre d'y trouver le complément indispensable à sa beauté.

LE COFFRET "HINDOU", contenant les six articles énumérés ci-dessus, sera expédié franco de port et d'emballage contre la somme de 150 francs. Le même coffret "Week end", contenant seulement 3 échantillons: Poudre de riz, Crème Hindoue, extrait Ambre de Delhi, sera expédié contre la somme de 22 francs franco de port et d'emballage, voir ci-dessous.

DANS VOS COMMANDES, indiquez pour la poudre la teinte que vous désirez: Ocre clair, Ocre foncé, Blanche, Naturelle, Rachel. POUR LE ROUGE-LEVRES, indiquez votre coloris préféré: Clair, Moyen, Foncé. IL NE SERA FAIT aucun envoi contre remboursement, seuls, sont acceptés: mandats, chèques ou espèces. LE COFFRET DE BEAUTE "HINDOU" étant un article vendu exceptionnellement en réclame, n'en sera expédié qu'un seul par personne.



BABANI

98 bis BOULEVARD
HAUSSMANN
PARIS.



Chaque être a sa personnalité et son charme.

Le talent de l'Artiste Photographe

ROGINSKY

consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio

53, AVENUE DES TERNES
une visite vous convaincra.

Mlle Simone Helliard, de l'Athénée.

Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs. TÉLÉPHONE : GALVANI 37-32

UN TRIOMPHE DE LA SCIENCE MODERNE
LE BAIN SVELTESSE LEICHER
N° 1001

Le triomphe de la science moderne donne la ligne et la beauté. Demandez-le chez votre fournisseur habituel ou au dépôt: 24, avenue de l'Opéra (Maison Viville-Yardley).

Qui donc prétend que tout augmente, quand

STORM

73, RUE DE LA VICTOIRE
vend des imperméables caoutchouc, depuis 40 fr., gabardine, depuis 50 fr., et sole, depuis 80 fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant : GASTON THIERRY.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :
3 mois... 15 fr.	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 24 francs; 6 mois, 40 fr.; 1 an, 80 fr.
6 mois... 29 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, Etats-Unis, Les abonnements partent du 1 ^{er} et du 3 ^{er} jeudi de chaque mois
1 an... 56 fr.	

REPRESENTANTS GENERAUX :

GRANDE-BRETAGNE : Dolorès Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.
ALLEMAGNE : A. Kossowsky, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél. : Westend 242.
ETATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Chirokoe Av., Hollywood, California.

GRAV. ET IMP. DESFOSSES-NEOGRAVURE

LE THEATRE

THÉÂTRE PIGALLE. — « Histoires de France », 4 actes et 14 tableaux de Sacha Guitry.

Pas une pièce, des histoires. Pas de l'Histoire, des histoires. Tout est dit. Quatorze tableaux se succèdent sans lien autre que l'ordre chronologique : Jeanne d'Arc, François 1^{er}, Henri IV... On arrive vers minuit à Clemenceau. L'auteur transforme chacune de ces époques historiques en des dialogues qui ont souvent de la saveur. Il dépeint François 1^{er} par un spirituel monologue. Il exprime Jeanne d'Arc par l'étrange entretien de deux sculpteurs de la cathédrale de Reims. Henri IV et Gabrielle apparaissent pour placer un mot historique. Molière joue une pièce devant le Roi. Certains de ces tableaux valent par leur esprit, et beaucoup par leur mise en scène. Les interprètes sont tous excellents, tous des vedettes: Sacha Guitry, Yvonne Printemps, Georges Colin, Fainsilber, Romuald Joubé, Drain, Jean Perrier, Desfontaines, Grétilat, Pierre Magnier, Rola Norman, M^{me} Bianchetti est ravissante dans l'impératrice du fameux tableau de Winterhalter.

Un long et beau spectacle, de bons artistes... mais pour ce qui est du théâtre proprement dit, attendons une prochaine pièce, une vraie pièce.

THÉÂTRE ANTOINE. — « Les Joyeuses Commères de Windsor », 5 actes et 20 tableaux de W. Shakespeare, adaptés par M. Bernard Zimmer.

M. René Rocher a fait merveille. Les vingt tableaux qu'il a montés d'après les maquettes de M. André Boll méritent des éloges complets. Tous ont du style, de l'élégance, du charme. Mais, hélas, ils sont le cadre d'une pièce longue, touffue, ennuyeuse. Qu'un jeune auteur du talent de M. Zimmer soit tenté d'écrire en langage moderne une « farce » du XVI^e siècle, voilà qui est bien. Mais qu'on aille chercher Shakespeare pour lui faire dire : « J'en ai marre ; je n'en peux plus, Madame, je n'en peux plus ; j'ai du fric ou j'ai mon bon ! » voilà qui est discutable — pour le moins. Que fait Shakespeare dans tout ceci ? Il donne son nom, on le lui prend et on s'en sert. Les Oiseaux ou Volpone, très bien, mais Les Joyeuses Commères... c'est tout autre chose.

M. Berley se donne beaucoup de mal pour animer son personnage puéril, M. Lerner est irrésistible. Il va jusqu'à l'acrobatie pour nous distraire. Merci à lui ! M. René Rocher est une gouape bien campée. M^{me} Jane Helly et Simone Guislin sont deux habiles commères qu'entoure une interprétation très nombreuse et souvent inégale.

LA MICHODIÈRE. — « L'Ascension de Virginie », 3 actes de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves.

Les auteurs de cette aimable comédie nous démontrent qu'un malheur est quelquefois plus heureux qu'on ne pense. Il s'agit ici d'un accident d'automobile qui vaut à la victime, et surtout à sa femme, fortune et bonheur. Virginie, femme d'un couvreur renversé par une voiture, devient peu à peu, et même assez rapidement, une élégante petite femme d'affaires. La prime d'assurance lui a donné le goût de la richesse. En outre elle est entrée dans le monde aristocratique dont un membre a écrasé son mari. Elle s'y est trouvée des relations, sa beauté y fait merveille. Et tout se termine par une brillante liaison et une affaire très prospère. L'avenir de Virginie était dans l'automobile...

Un premier acte un peu lent — la situation est difficile à organiser — est suivi d'une série ininterrompue de faits imprévus et de bons, de très bons mots. Si l'ensemble, sans recherche, est dans la bonne tradition de la comédie-vaudeville, il se rehausse par de l'excellent esprit et une interprétation remarquable. M^{me} Jeanne Cheirel a toujours son étonnante facilité à dire des choses énormes et à les faire passer. M^{lle} Renée Devillers est charmante, fine et très adroite. MM. Charles Deschamps, Lucien Baroux et Géo Leclercq se partagent des rôles un peu conventionnels auxquels ils donnent un mouvement particulier. M. Berthier a composé avec son esprit habituel une silhouette fort plaisante.

Jean BERNARD-DEROSNE.

LES SIÈGES BEAUMARCHAIS

Fabrique de fauteuils depuis 180 francs

Demandez le catalogue franco

113, Boul. Beaumarchais
PARIS

(Coin rue Pont-aux-Choux au fond de la cour.)

Ouvert le samedi toute la journée.



N° 54 -- 31 OCTOBRE 1929

CINÉMONDE



Quand ce petit diable d'Anny Ondra se met à faire la jeune fille sage, n'en croyez rien !